

Voix composées : la superposition de la voix habitante et de la voix professionnelle dans la description urbaine

Pascale Blanc (Paris 3)

Eeva Dermaux (Paris 3)

Xenia Fünfschilling (Bâle)

Manuel Pombo (Bâle)

Adriano Valadar (Paris 3)

1. Introduction

Dans cet article, nous proposons une analyse de la description d'espaces urbains familiers dans des interactions verbales avec des enquêteurs. Comment les différents participants construisent-ils l'intelligibilité de leur espace, de leur quartier, de leur environnement quotidien ?

Les acteurs dont nous allons analyser le discours sont au nombre de trois. Ils présentent la caractéristique d'être à la fois des habitants et des professionnels travaillant d'une façon ou d'une autre sur l'image de la ville. Leur discours garde donc la trace des diverses "voix" qu'ils ont pu utiliser dans sa production : voix d'habitant, voix de professionnel, l'une "pouvant prendre appui sur l'autre ou se légitimer dans le renvoi à l'autre" (Mondada 2000a, 29).

Il s'agit d'une ethnographe, d'un géographe et d'un journaliste retraité. La première, Mme Jaulin (J), ethnographe, habite le quartier dit de la Butte-aux-Cailles, à Paris. Dans cet entretien, c'est la dualité des positions énonciatives qui guidera l'analyse de son discours tantôt d'habitante du quartier et tantôt de professionnelle de

l'observation de l'espace social et des formes qui s'y élaborent. Le deuxième, M. Rochat (R), habite le 5ème arrondissement de Paris. Nous lui avons demandé de nous proposer un parcours commenté de ce quartier. On verra que R, professeur de géographie dans des classes préparatoires, alterne lui aussi entre plusieurs voix. Le troisième entretien s'est déroulé avec M. Lesage (L), retraité, membre actif d'une association de quartier et rédacteur de son journal.

L'objet commun aux analyses que l'on va lire est donc la construction d'un positionnement énonciatif, produisant à travers une activité de description, un savoir revendiqué à travers son double ancrage dans une pratique d'usager et dans une pratique d'expert, observateur, scientifique ou acteur associatif.

2. Les opérations discursives sur l'espace : une pluralité d'ancrages énonciatifs possibles

L'analyse s'attachera aux modes d'articulation des diverses voix, à l'organisation de la polyphonie dans laquelle chaque témoin configure son discours.

Dans le cas de Mme Jaulin, cette polyphonie s'enrichit par une recatégorisation de la situation d'enquête, puisque Mme Jaulin nous aborde non seulement en tant qu'enquêteurs mais aussi en tant qu'étudiants, étant elle-même enseignante. Nous avons donc presque naturellement adopté les positions au sein de la paire catégorielle enseignant / étudiant : elle nous a par exemple immédiatement tutoyés, tandis que nous avons gardé avec elle un vouvoiement respectueux envers le professeur. L'entretien a eu lieu à son domicile, dans son espace privé, dans sa cuisine, autour d'un verre.

Dans l'analyse des extraits de l'entretien avec Mme Jaulin, nous avons privilégié deux axes qui nous semblent organiser l'utilisation de la voix habitante et de la voix experte : le premier propose une analyse des ressources discursives que les énonciateurs mobilisent tour à tour et cherche à identifier les modes de contribution au discours des deux voix d'habitante et d'experte. Le deuxième établit des liens entre les acteurs dont le discours a fait l'objet de notre analyse.

2.1. Une première polyphonie : " moi " et " eux "

" La ville se construit dans le discours des différents acteurs, comme une entité sur laquelle chacun tend à projeter ses propres catégories et à les transformer en conventions " (Mondada, 2000a).

Tel est le regard avec lequel nous allons analyser l'entretien avec Mme Jaulin. L'extrait ci-dessous fait intervenir d'une part l'enquêteur qui suggère un thème à son interlocuteur, avec d'autre part l'enquêtée, qui donne son point de vue en procédant à

un exposé qui justifie des états de chose, sans toutefois prendre la responsabilité de cette justification. Quels sont donc les énonciateurs que J met au service du discours qu'elle produit ?

Extrait 1 (EX1/G1/310301/1. 34-57)

1 E1 si vous deviez délimiter le quartier géographiquement vous:
 2 J alors pour moi c'est la rue de la Butte-aux-Cailles . le reste
 3 n'est pas la Butte-aux-Cailles pour moi . y a pas un quartier
 4 de la Butte-aux-Cailles . y a une rue de la Butte-aux-Cailles
 5 . je sais que: on utilise le nom de la Butte-aux-Cailles
 6 . pour les rues à côté mais je crois que chaque rue a ses
 7 caractéristiques . donc c'est vrai qu'on appelle cette rue
 8 principale . ici . et le quartier autour xx . le quartier
 9 de la Butte-aux-Cailles . je pense pas que ça fasse
 10 un quartier/ . pour moi c'est une rue . pour moi c'est une rue
 11 et et euh qui aurait pu donner encore mieux s'ils avaient
 12 décidé au moment où ils ont restauré un peu le quartier
 13 y a . trois quatre ans euh peut être cinq euh de . s'ils
 14 avaient décidé . d'arrêter le passage des voitures . et
 15 ce ce sont les: commerçants du quartier qui: enfin de cette
 16 rue qui ont refusé euh . cette: ce phénomène en disant
 17 qu'y aurait plus du tout personne pour venir acheter son
 18 journal . pour venir faire des achats:/ si c'était
 19 euh piéton . oui . ou une rue piétonnière . donc ils ont
 20 refusé cette chose et je trouve que c'est bien dommage .
 21 bon . ils ont quand même arrangé le quartier très correctement
 22 et on doit ça . c'est vrai . au maire de la ville de l'époque
 23 qui avait promis de faire des efforts qui était monsieur
 24 Toubon/ . à l'époque aussi . il l'est plus maintenant comme
 25 vous le savez . donc voilà euh donc pour moi . c'est pas
 26 un quartier en soi c'est une rue hein/ réellement \ . et (...)

Quels énonciateurs occupent les places de " moi ", de " je " ? A qui se réfèrent les nombreuses occurrences du pronom " ils " auxquels l'enquêtrice a recours pour produire son discours ? Quelles conclusions peut-on en tirer sur la nature du discours de Mme Jaulin ? Tout d'abord, l'interlocuteur se place comme sujet réel de l'énonciation (" pour moi ", l. 2) repris ensuite par " je " (" je pense pas que ça fasse un quartier ", l. 8). Elle prend ainsi totalement en charge son énoncé, autant affirmatif que négatif (l. 2-4). Ensuite, elle va donner la parole à une série d'énonciateurs qui vont lui permettre de justifier sa proposition initiale. Nous allons les relever, les définir et nous tenterons d'en tirer des conclusions.

En réponse à la question qui, en lui demandant de " délimiter le quartier " (l. 1), présuppose en quelque sorte le bien-fondé de cette catégorie descriptive, Mme Jaulin répond en avançant d'abord sa position, puis, en en mentionnant une autre (" je sais que: on utilise le nom de la Butte-aux-Cailles ", l. 5). Nous pouvons souligner que l'emploi de " on " lui permet de se mettre à distance par rapport à ce qu'elle affirme et, ainsi, de constater une pratique exercée par d'autres, c'est-à-dire ce qui se fait, s'observe sous le regard du " on-sait-vrai ". Ce " on " désindividualise l'énonciateur pour faire du discours sa propre instance énonciative. On a ici une manifestation du principe dialogique de Bakhtine : " on " est convoqué comme un énonciateur indéfini

exprimant une position divergente sur la " Butte-aux-Cailles ". Mme Jaulin reconnaît dans l'élaboration de cette description une pratique attribuée à " on " à laquelle elle ne s'associe pas et qu'elle rejette (" pour moi c'est une rue ", l. 10). L'emploi de ce " on " est bien un moyen de s'exclure comme énonciateur, il marque une frontière entre elle et les autres, de même qu'elle distingue " les rues à côté " (l. 5) et " une rue de la Butte-aux-Cailles " (l. 4). Dans ce " on ", elle reconnaît les usages locaux, des usages discursifs (" on utilise le nom ", l. 5, " on appelle ", l. 7) , de même que dans l'autre pronom de la troisième personne, " ils ", elle mentionne des pratiques et des politiques urbaines, par rapport auxquelles elle se distancie aussi. Ce n'est que vers la fin de cette séquence qu'elle énonce une série de concessions : " ils ont quand même arrangé le quartier très correctement et on doit ça . c'est vrai . au maire " (l. 18-19), où le pronom " on " (l. 19) n'est interprétable que comme tout bénéficiaire des projets de la ville de Paris : ce n'est plus le " eux-autres " de la l. 5, mais il s'agit bien d'une expansion à un " nous habitant de la rue de la Butte-aux-Cailles " ; c'est un " on " parfaitement impersonnel et méthodiquement produit comme indéfini. Nous distinguons donc l'emploi du " on " que nous avons relevé précédemment à valeur de savoir collectif, de celui auquel l'énonciateur a recours plus tard (" on doit ça . c'est vrai . au maire ", l. 19) qui consiste alors à déplacer la responsabilité énonciative du " je " vers le " nous ", qui unit, dans une même instance co-énonçante, l'énonciateur et l'énonciataire.

Ces différentes ressources marquent l'existence de la pratique du dire-vrai ou de la véracité du discours de l'énonciateur qui nous permettent de le rapprocher d'un discours scientifique. Car nous pouvons dire, en citant Ouellet (1984), que :

" le locuteur du discours scientifique ne dit pas ce que lui en tant qu'acteur fait, observe, assume et " dit vrai ", mais le fait dire par ce qui se fait, s'observe, s'assume et se dit sous son œil mais aussi sous celui du destinataire du discours, ou encore sous l'œil de l'on-dit-vrai ",

c'est-à-dire sous le regard de la vérité instituée, du savoir collectif. Cette démarche qui consiste à substituer, dans l'énoncé, l'objet dont on parle au sujet qui en parle comme responsable énonciatif est la désénonciation. Ainsi la communication ne se fait pas uniquement entre deux instances subjectives d'énonciation (le je-énonciateur et le tu-énonciataire) mais de manière interobjective entre le on-dit du discours et le il-se-dit des choses, dont l'objectivité permet la crédibilité et garantissent la véridicité du discours.

Les différents marqueurs (syntaxiques, morphologiques, lexicaux) que nous retrouvons dans le discours de Mme Jaulin mettent en forme l'énoncé de sa véridiction. Ils permettent à l'énoncé de faire croire vrai ce qu'elle dit, en s'appuyant sur les pratiques d'autres qui fréquentent son espace qu'elle reconnaît mais auxquelles elle n'adhère pas en tant qu'habitante.

2.2. Une seconde polyphonie : “ moi ” et “ moi ”

Le thème de notre entretien se construit autour de la description d'un quartier. Pour l'entretien, nous nous sommes rendus dans l'appartement de Mme Jaulin qu'elle a décrit, tout au long de l'entretien, comme “ petit ” ou “ minuscule ”. Nous avons été frappés par le contraste entre deux discours mêlés : celui de l'enfermement dans un espace très réduit, et celui de la pratique d'un regard extérieur, d'observateur. Nous avons souhaité en analyser les traces dans nos données.

2.2.1. La voix de l'observation

Pour illustrer cette voix, nous nous appuierons sur l'extrait suivant :

Extrait 2 (EX1/G1/310301/1. 177-202)

1 J la qualité de son restaurant a fait un appel d'air . a: : ça a
2 fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont
3 probablement investi dans le quartier . ou qui ont aimé
4 venir dans ce quartier . et ça a donné un élan à ce quartier
5 là: \ euh ce qui a été une bonne chose . et sinon y a encore
6 un nouveau restaurant qui vient d'ouvrir . qui s'appelle des
7 cailloux . je sais pas si vous l'avez vu . je suppose
8 qu'ils ont fait ça par imitation par rapport à
9 Butte-aux-Cailles . cailloux . qui est très bien aussi \ . et
10 puis y a y a plein de petits autres: petites petits
11 restaurants tout petits . tout petits . minuscules enfin
12 je sais pas y a une crêperie en bas de chez moi . je crois
13 qu'ils peuvent pas avoir beaucoup plus de quinze personnes
14 à la fois . et si ils sont quinze ils doivent mourir de chaleur
15 là dedans . hum c'est petit . c'est simple puisque ça doit
16 être à peu près cette taille-là . voilà . d'une fenêtre à
17 l'autre . vous avez mangé une crêpe peut-être en bas non/ non
18 jamais
19 E2 non on a été à l'Oisive Thé
20 J ah oui oui vous êtes allées prendre un thé là . mais
21 c'est-à-dire ça c'est très . c'est très . ça fait pas longtemps
22 qu'ils sont là/ enfin pour moi ce sont pas des gens de la
23 Butte-aux-Cailles . ils se sont installés y a peu de temps
24 là . mais tant mieux . c'est bien je crois que c'est: y a
25 pas mal de gens qui viennent là . ils ont essayé de vendre
26 d'abord des meubles anciens . c'est une bonne idée d'avoir
27 ouvert un petit thé . salon de thé . mais euh ça fait très
28 peu de temps qu'ils sont là . mais c'est mignon . c'est
vrai . y a aussi un cyber café qui est juste à côté qui
est qui a l'air de bien fonctionner . bon donc le nombre
de cafés qui est là laisse entendre qu'il faut du monde .

Pour resituer cet extrait dans l'entretien, précisons que l'enquêtée poursuit une description de son quartier fondée sur les commerces. Elle constate ainsi qu'il y a surtout des restaurants dans sa rue. En examinant la trajectoire thématique de Mme Jaulin, nous pouvons repérer les deux voix qui se mêlent dans son discours : la voix de l'habitante et la voix de l'observatrice. Dans sa description, l'enquêtée suit un schéma d'ordre, en partant du restaurant dont la qualité de cuisine “ rapporte ” le plus pour l'économie du quartier et qui est donc le plus important (“ la qualité de son

restaurant a fait un appel d'air . a:: ça a fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont probablement investi dans le quartier ", l. 1-3). Elle continue en se référant à un autre restaurant dont la qualité est également bonne (" qui est très bien aussi ", l. 8) pour terminer enfin par la description de restaurants plus petits, de moindre importance, qu'elle ne dénomme pas. Cette logique d'ordre est repérable à son utilisation des connecteurs " et sinon " (l. 5) ; " et puis " (l. 8) ; et " enfin " (l. 10).

Cependant, nous constatons une rupture dans la trajectoire thématique quand l'enquêtrice E2 mentionne un salon de thé. Cette rupture est signalée dans l'ouverture du tour suivant lorsque l'enquêtée hésite (" mais c'est-à-dire ça c'est très . c'est très ", l. 17-18) puis se reprend (" c'est très . c'est très . ça fait pas longtemps qu'ils sont là\` enfin pour moi ce sont pas des gens de la Butte-aux-Cailles ", l. 18-19). Après ces hésitations, malgré l'exclusion qu'elle vient de signaler, l'enquêtée réajuste argumentativement son propos (" c'est une bonne idée d'avoir ouvert un petit thé . salon de thé ", l. 22-23), avant de recycler le " salon de thé " dans une nouvelle liste où il sera suivi de " y a aussi un cyber café " (l. 25) qu'elle clôture par une phrase de conclusion, introduite par " bon donc " (" bon donc le nombre de cafés qui est là laisse entendre qu'il faut du monde ", l. 26-27). Cela annonce un glissement thématique, des lieux vers les gens qui fréquentent ces lieux. Cet extrait est donc emblématique des procédés générateurs de la description des lieux.

2.2.2. La voix de l'habitante et son ancrage énonciatif

Les opérations d'ancrage énonciatif " permettent de pondérer la valeur des descriptions en fonction de l'engagement du locuteur : ce sont des descriptions possibles, des descriptions d'autres, des descriptions propres [...]. Ainsi la description de l'espace contribue à définir une identité d'habitant de la ville " (Mondada 2000).

Ainsi, le positionnement de l'énonciateur émerge de sa description. L'espace pour lui n'est pas un lieu statique et neutre , aisé à délimiter mais plutôt un espace dont la description contribue à l'expression identitaire de son auteur.

Dans l'extrait 1, qui se situe au début de l'entretien (l. 34-57), l'enquêtée se positionne clairement par rapport à la délimitation de son quartier. Ce faisant, elle s'affiche comme authentique habitante, garante, non pas d'un quartier mais d'une rue dont elle endure l'exiguïté jusqu'aux dimensions de son appartement, revendiquant, symboliquement, la vie pratique des " petits gens " : " pour moi . y a pas un quartier de la Butte-aux-Cailles " (l. 3-4), et " donc pour moi . c'est pas un quartier en soi c'est une rue hein/ " (l. 22-23).

Revenons maintenant à l'extrait 2 ci-dessus, qui se situe bien plus tard dans l'entretien. Nous pouvons constater que l'enquêtée parle du quartier sans rejeter cette catégorie comme elle l'avait fait précédemment : " ça a fait venir des gens qui étaient plutôt argentés et qui ont probablement investi dans le quartier . ou qui ont aimé venir dans ce quartier . et ça a donné un élan à ce quartier là\` " (l. 1-4). Le passage de la catégorie " quartier ", rejetée d'abord (extrait 1), acceptée ensuite (extrait 2),

fonctionne comme un discriminant de la voix qui l'énonce : rejetée, c'est l'habitante qui parle ; utilisée, c'est l'observatrice qui décrit. Il n'y a donc pas forcément de conflit entre ces deux définitions qui, au premier abord, semblent être contradictoires. L'ancrage énonciatif variable permet à l'énonciateur de changer de voix.

Il est d'ailleurs intéressant de suivre le cheminement de sa description du point de vue de l'ancrage dans l'extrait 2. L'enquêtee fait une description très "cinématographique" où elle commence par une vision globale du quartier, au cours de laquelle elle effectue un *zoom* sur deux restaurants qui sont nommés et qui sont donc des lieux précis. Elle fait ensuite un *travelling* sur la multitude de restaurants anonymes (" y a plein de petits autres: petites petits restaurants tout petits ", l. 8-9) et arrive enfin "chez elle", d'abord en décrivant la crêperie d'en bas de chez elle, qui n'est ni nommée ni complètement anonyme (" y a une crêperie en bas de chez moi ", l. 10) et ensuite en comparant la taille de la crêperie à la taille de son propre salon (" c'est petit . c'est simple puisque ça doit être à peu près cette taille là . voilà . d'une fenêtre à l'autre ", l. 13).

3. Parcours : l'expérience personnelle comme ressource pour un regard analytique

Les exemples suivants sont tirés de l'enregistrement d'un entretien avec M. Rochat, professeur de géographie, lors d'un parcours dans le cinquième arrondissement de Paris. Nous avons réalisé l'interview pendant qu'il nous emmenait dans un tour commenté de son quartier. Ses descriptions et observations se basent sur ses expériences et ses impressions personnelles, mais sa façon de percevoir les choses est très influencée par le fait qu'il enseigne la géographie dans des classes préparatoires : son discours balance entre plusieurs voix, et toutes ses expériences sont rationalisées et analysées.

Dans une première section, nous discutons la façon dont il introduit les lieux décrits. Comment R s'engage-t-il dans la description d'un lieu ? Quel registre choisit-il et quels en sont les marqueurs ? Ensuite, nous analyserons la structure d'une description. Comment procède-t-il dans sa description ? Comment mêle-t-il le discours analytique et le discours personnel ?

La deuxième section se concentre sur la prise de distance. En quoi consiste le sentiment d'être différent ? Comment se distingue-t-il par rapport aux autres habitants ?

3.1. Introductions des lieux décrits

Dans cette première partie, nous posons le problème pratique de la façon dont une description est construite. Nous nous concentrons sur la façon dont M. Rochat

introduit les lieux dont il parle et comment il développe sa description à l'aide des extraits suivants.

Extrait 3 (EX5/G1/200101/1. 238-247)

1 R y a le Luxembourg/ . bon Luxembourg c'est . c'est: un
 2 autre:: c'est un autre repère/ assez inté- intéressant
 3 parce que bon là: c'est . ça intéresse/ ah: . le Luxembourg
 4 c'est intéressant/ parce que:: soit quand on est gamin/
 5 parce que y a des jeux/ . xx nous on a des filles xx/
 6 quand on va au Luxembourg/ c'est vraiment la grande
 7 récompense/ hein/ [. . . oui . . .] alors\ oui il y a des
 8 E1 [xxxfontainesxxxx]
 9 R fontaines/ y a les y a les euh:: les buvettes/ euh
 10 enfin tout ce que v- vous voulez/ donc euh les
 11 barbe-à-papa/ donc tout ce côté un peu magique du jardin/
 12 hein/ . et puis y a . euh le Luxembourg: des amoureux\
 13 des rendez-vous\ . hein/ alors là les fontaines/ xxx
 14 donc oh:: tout ça/ quoi\ le:: Luxembourg des étudiants
 15 hein/ avec quand-même une limite/ . c'est que:: le jardin
 16 ferme avec la à la tombée de la nuit\

Extrait 4 (EX5/200101/1. 72-81)

1 R donc c'est une:: voilà c'est une artère: voilà c'est
 2 une vieille artère qui est pas haussmannienne qui est rien
 3 du tout qui est romaine hein/ voilà et puis ici . ce
 4 croisement là c'est assez intéressant parce que euh:: . .
 5 tout ça a été haussmannisé bien sûr hein en c'est un
 6 boulevard Haussmann mais ça reprend un ancien tracé
 7 du xxx . et là on est euh:: c'est pas beau hein c'est
 8 dommage mais on est vraiment à la au croisement de de ce
 9 qu'a été la première grande ville

Extrait 5 (EX5/200101/1. 314-326)

1 R alors onxxx moi je par exemple l'institut de géographie
 2 c'est:: oui c'est assez:: . assez c'est marrant parce que
 3 c'est:: je suis venu là/ pour la première fois/ . à vingt-deux
 4 ans/ le jour ou l'année ou j'ai: enfa- le ou j'ai passé
 5 l'agrégation/ xxx ça passait là/ . donc je suis venu pour la
 6 première fois ici/ . et:: euh pour vous dire un peu hein .
 7 (là continuité) donc euh pendant les trois les t- les quatre
 8 jours de de: de l'oral/ donc on: a contact avec des gens/ les
 9 appariteurs/ etcetera je suis revenu dix ans plus tard/ mais
 10 sans être jamais revenu\ les mêmes personnes étaient là
 11 E2 ah oui d'accord
 12 R les mêmes avec les mêmes blouses les mêmes la même tronche

Ces trois extraits présentent un certain nombre de traits communs que nous analyserons dans les deux passages suivants.

3.1.1. Les marqueurs introductifs

Dans le discours de R, l'accumulation des présentatifs “ y a ” et “ c'est ” est frappante. Ce sont des traces d'une énonciation en cours de parcours où la déictique est le moyen le plus simple pour repérer et introduire ainsi un élément du décor urbain. Dès que nous arrivons à un nouvel endroit, R utilise ces deux façons d'introduire

systématiquement sa description du lieu en question. Pendant que " y a " est purement introductif (" y a le Luxembourg ", extr. 3, l. 1), " c'est " prédiqe des qualités de l'objet déjà mentionné ou introduit : " c'est un autre repère/ assez intér- intéressant " (extr. 3, l. 2). L'énoncé " c'est intéressant " est reformulé en " ça intéresse ", qui s'oriente moins vers une propriété du lieu que vers sa perception par des usagers - annonçant peut-être la liste de catégories d'usagers qui suivra. En préfaçant la description du lieu par des marqueurs qualificatifs comme " c'est intéressant " (extr. 3, l. 4, extr. 4, l. 4) ou " c'est marrant " (extr. 5, l. 2), R nous donne la raison pour laquelle il va nous donner plus d'informations sur l'objet ainsi introduit. Cet introducteur est ainsi basé sur une affirmation de l'intérêt du discours produit. Dans les trois cas, l'évaluation est suivie d'une explication pourquoi le lieu est intéressant ou marrant. Avec le connecteur " parce que " (extr. 3, l. 4, extr. 4, l. 4, extr. 5, l. 2), R déclenche finalement la description proprement dite. Ces différentes phases se suivent avec de nombreuses interruptions et des nouveaux départs, comme si la difficulté à démarrer la description était le véritable objet de ces séquences introductives.

3.1.2. Le développement des descriptions

On a vu que les descriptions sont déclenchées par une structure récurrente. La suite aussi, notamment la partie principale, a une structure régulière. Les passages introductifs mentionnés ci-dessus sont suivis de trois sortes de récits : un récit personnel (extrait 3), un récit historique (extrait 4) et un récit sociologique (extrait 5).

Le discours sur le Luxembourg est énoncé selon un registre descriptif personnel. R introduit ses filles qui fonctionnent d'un côté comme une partie de " nous " (extr. 3, l. 5), donc du " je " qui parle, et de l'autre comme une catégorie sociologique dont R parle en observateur. Dans ce passage, les filles font partie d'une liste d'acteurs sociaux pour qui le jardin est un lieu significatif. R complète cette liste en y ajoutant " les amoureux " (extr. 3, l. 12) et " les étudiants " (extr. 3, l. 14). Toutefois, avant la mention de ces deux catégories, sa description est interrompue par E1. La mention par E1 de " fontaines " (extr. 3, l. 8) provoque la création d'une deuxième liste, comprenant " les fontaines " (extr. 3, l. 9), " les buvettes " (extr. 3, l. 9), " tout ce que vous voulez " (extr. 3, l. 10) et enfin " les barbe-à-papa " (extr. 3, l. 11). Une deuxième liste vient concurrencer celle qui n'est pas encore la première, visant les attributs saillants du jardin davantage que ses fréquentateurs.

Dans les extraits 4 et 5, la pérennité des lieux, opposée à la mobilité de R, sont au centre de la description. Dans l'extrait 4, R parle d'un " ancien tracé " romain qui coexiste avec le remaniement provoqué par Haussmann qui est l'incarnation du changement : à deux reprises les deux moments historiques sont évoqués en parallèle (" c'est une vieille artère qui est pas hausmannienne qui est rien du tout qui est romaine hein/ ", " c'est un boulevard Haussmann mais ça reprend un ancien tracé ", extr. 4, l. 1-6). Dans l'extrait 5, R contraste son histoire personnelle et ses retours à des années de distance et l'immobilité des lieux et des gens qui les habitent. A travers ce

contraste, se dessine l'opposition entre des pratiques urbaines dynamiques et des lieux de la pérennité.

3.2. Identification et distanciation par rapport aux lieux décrits

La façon dont M. Rochat prononce son attachement et son intérêt pour le quartier n'est pas celle d'un habitant qui s'identifierait complètement aux lieux. Il se présente plutôt comme un habitant qui exploite sa présence sur les lieux pour nourrir un discours analytique sur eux, ou comme un intellectuel qui exploite son regard analytique dans sa vie d'habitant. Il en résulte une distanciation par rapport aux autres habitants.

M. Rochat approche son quartier comme habitant mais il l'aperçoit toujours à travers un " filtre scientifique ". Dans l'exemple suivant, il commence à parler de ses impressions personnelles, mais il les recatégorise tout de suite en les formulant dans un registre analytique :

Extrait 6 (EX5/G1/200101/1. 40-46)

1 R alors donc euh . la xxx première impression que j'ai eue
2 c'est que en fait en changeant de quartier/ j'ai eu
3 l'impression de changer de ville . parce que: les repères
4 sont complètement différents/ la la sociologie est
5 différente/ les: les: ce qu'on y trouve est complètement
6 différent/

R hésite au début de l'explication entre registre personnel et scientifique. Il commence par " la première impression que j'ai eue ", reformulée en " j'ai eu l'impression de changer de ville " mais, tout de suite après, il enchaîne avec le connecteur " parce que: " (l. 3) sur une thèse sociologique. Le terme de " repère " marque la transition entre le registre personnel et le registre scientifique. A nouveau, la mobilité de notre enquêté joue un rôle important : son discours insiste sur la différence entre lui et l'habitant ordinaire. Il se situe comme un habitant mobile qui peut avoir un regard " neuf " et " frais " sur son quartier. Cet aspect de l'observateur-habitant ressort bien du passage suivant où M. Rochat se singularise :

Extrait 7 (EX5/G1/200101/1. 46-53)

1 en plus nous avons une fille à l'école:/ et:: et donc
2 xx ça nous donne l'école nous donne l'occasion de
3 rencontrer des habitants du quartier/ hein/ et donc on
4 s'est rendu compte qu'on ne qu'on ne côtoyait pas la même
5 population\ . . et:: c'est comme ça / donc euh une fois
6 qu'on entre un peu dans ce: dans ce: [...] une fois
7 qu'on entre dans ce quartier/ on cherche un peu à lire/ hein/

R commence par " nous " et introduit un autre sujet, sa fille, qu'il utilise souvent comme substitut de " nous " ou de " je " (de façon analogue au début de l'extrait 3, l. 5) ; ici, elle illustre son rapport avec le quartier. Le " nous " s'oppose à " des habitants du quartier " (l. 3). R ne les définit pas davantage ; il ne se considère pas comme l'un d'eux (contrairement à ce qui aurait été le cas avec une formulation comme " les autres habitants du quartier "). A nouveau, il se présente comme venant

de l'extérieur, découvrant le quartier avec un regard à la fois exercé à " lire " l'espace et occasionné par ses expériences ponctuelles dans cet espace (extr. 7, l. 2 et extr. 8, l. 2 et l. 5), deux caractéristiques qui le distancient des autres habitants.

Dans le dernier extrait cette distanciation par rapport aux autres habitants est à nouveau très clairement exprimée :

Extrait 8 (EX5/G1/200101/1. 178-183)

1 c'est pas c'est pas ce non c'est que: c'est que c'est
 2 une occasion pendant pendant une section de sa vie/
 3 parce que j'm' imagine pas comme les autochtones du
 4 coin::/ rester là/ jusqu'à ma mort/ mais . mais c'est vrai que
 5 qu- c'est une occasion de pratiquer la ville qui est un peu
 6 un peu différente/ quoi\

La distanciation entre R et les " autochtones " est soulignée par l'opposition entre différentes temporalités du vécu du quartier, l'une concernant un fragment d'existence (" section ") et l'autre la continuité (" jusqu'à la mort "). Le caractère occasionnel et partiel de l'expérience du quartier de R par rapport à sa vie, le passage constant entre la troisième personne (" pendant une section de sa vie " l. 2) et la première, la verbalisation de l'expérience vécue en termes de " pratiquer la ville " sont les indices de son approche analytique. La valorisation de l'expérience de la différence entre R et les habitants est ainsi nourrie par sa mobilité urbaine, qui instaure un rapport avec le lieu et ses habitants qui ne peut pas être de l'ordre de l'identification. En revanche, le discours analytique se nourrit amplement de ce regard particulier, qui décline une autre manière d'être dans l'urbain que l'enracinement.

4. Les formes de l'engagement

4.1. De la ville comme champ de bataille

Parmi nos trois témoins, celui de Monsieur Lesage est le discours sur la " construction de la ville " qui apparaît comme étant le plus engagé. Alors que les discours de Jaulin et de Rochat sont plutôt ancrés dans une perspective didactique et savante - nous sommes face à une ethnographe et à un géographe qui sont tous les deux des enseignants - Lesage, ancien journaliste professionnel, membre actif d'une association, rédacteur d'un journal de quartier, affirme et cultive une image de combattant à travers un discours assez virulent et incisif. Il va broser un paysage urbain à forte tonalité politique, tout en revendiquant sa liberté par rapport à tout parti politique.

M. Lesage nous donne donc l'occasion d'analyser les procédés linguistiques utilisés pour construire l'intelligibilité de son quartier dans un discours oscillant entre expertise et vécu personnel au service d'un engagement local - dans un discours qui s'auto-norme, s'auto-définit et prend sens lorsqu'il émerge, devenant un fait social en lui-même.

L'extrait suivant se penche sur les acteurs impliqués dans l'action locale, leurs relations et leurs projets :

Extrait 9 (EX2/G1/170101/K1a/)

1 L c'est pour vous montrer un petit peu le type de relations qu'on a
 2 avec elle ou eux/ elle vient un jour à une de nos réunions: je
 3 crois que c'est une conseillère municipale/ nous on veut bien
 4 faire du social/ mais nous ne voulons pas faire de l'agitation
 5 sociale/ donc c'est une très grande bagarre (...) et avec une
 6 certaine conscience je ne dis pas qu'y a cinq cents personnes
 7 non: xx quelque chose comme ça/ qui prouve à tout le monde
 8 qu'on ne lâche pas le morceau: qu'on peut se bagarrer/ qu'on
 9 veut obtenir quelque chose/

La description de cet événement convoque trois acteurs : une élue du conseil municipal, les membres actifs de l'association de M. Lesage, les participants à la réunion. Leurs relations s'élaborent sur un mode divergent et conflictuel, où la formulation des projets est immédiatement susceptible de bifurquer vers des horizons politiques opposés. Ainsi " faire du social " et " faire de l'agitation sociale " sont deux lectures radicalement opposées de l'engagement prôné par les différentes parties. Dans ce cadre, toute action est immédiatement interprétée dans un registre de l'affrontement et du combat, comme le montre la récurrence de " bagarre " et de " se bagarrer ". L'événement dont il est question ici sera d'ailleurs synthétisé par L comme " cette bagarre contre la mairie/ " dans l'extrait suivant :

Extrait 10 (EX2/G1/170101/)

1 L donc cette bagarre contre la mairie/ pour avoir une maison de
 2 quartier une maison de xx dure déjà depuis longtemps/ et il
 3 n'y a pas de solutions réelles/ on trouve peut-être/ avec ces
 4 élections et le changement de municipalité si xx j'arrive
 5 à passer à gauche/ ça va pas résoudre tous les problèmes/
 6 parce que la gauche a xx ses pesanteurs\ ses lourdeurs\ mais
 7 au moins on pourra dialoguer avec elle/ parce que par exemple
 8 le candidat local un vrai xxxx c'est vraiment un mec qui a
 9 mouillé sa chemise dans le quartier/ qui s'occupe/ on le connaît/
 10 c'est-à-dire qu'on pourra parler avec lui/ c'est pas le cas de
 11 ceux qui sont à l'heure actuelle à la municipalité/ xxxxx on
 12 l'espère ça change de municipalité\
 13 E4 même si vous dites vous voulez rester apolitique/ xx pas faire
 14 dépendant des politiciens on voit que vous avez des préférences
 15 évidemment très socialistes traditionnaliste/
 16 L pas de problème

Comme dans l'extrait précédent, L construit l'indépendance de lui et de son groupe par rapport à l'institution en place (la mairie) et par rapport aux partis – même d'opposition. Cet extrait dit le positionnement du militant dans l'espace social du quartier : ce positionnement est à la fois personnel (" je ", l. 4) et collectif (" on ", l. 3, 7, 9, 10, 11) et se confronte à des groupements politiques avec lesquels les relations sont qualifiées soit en termes de " bagarre " soit de " dialogue " (l. 7).

L'alternance possible, espérée, est exprimée de façon nuancée, balancée, chaque énoncé optimiste étant rééquilibré par une position critique.

4.2. La voix du témoin

Mais Monsieur Lesage ne s'exprime pas uniquement en tant que porte-parole d'un groupe d'habitants engagés. Il parle aussi comme habitant et comme témoin. Sa voix est complexe, comme dans le passage suivant où trois types de discours se succèdent et se superposent de façon très rapide.

Extrait 11 (EX5/G1/170101/1. 116-138)

- 1 L il y a encore quelques librairies donc vous voyez non il y a
 2 un vie- là il y a une vie de quartier/ si on peut dire . . ici
 3 il y a une petite vie de . quartier mais c'était restreint
 4 à un certain nombre de gens qui (2s) (hh) c'est pas:: on n'est
 5 pas dans un village maintenant (2s) il y avait avant surtout
 6 E1 xxxx y a combien de temps ((rire))
 7 (4s)
 8 L je suis même- je dirais que même:: ça remonte euh: aux
 9 années: juste d'après-guerre\ pas plus ou avant-guerre\ c'est
 10 très vieux euh . la vie de quartier la vraie quand tu avais pas
 11 la télé la télé a tout foutu en l'air . . c'est bien la
 12 [télé c'est sympa mais ça a tout foutu dans l'air]
 13 E1 [pourquoi\ ça a gardé les gens chez eux/]
 14 L moi quand j'étais même euh:: . . j'habitais dans le dixième\
 15 à côté de Montmartre\ (2s) la concierge descendait sa chaise
 16 dans la rue en été .
 17 E1 mhm
 18 L ça faisait sortir la chaise\ . . deux chaises trois chaises
 19 et ehh la concierge à côté faisait pareil elle discutait/
 20 les gens passaient on discutait . . mais notez le soir c'était
 21 sympa . . ah ça c'était c'était ça la vie de quartier c'était
 22 c'est: . . . bon xx il faut pas avoir de nostalgie\ la la la
 23 ville évolue c'est normal qu'elle évolue c'est normal\ et euh
 24 là il y avait une vie de quartier c'était sympa\ quoi
 25 Doisneau: euh les photos de Doisneau ah ça ça c'était génial\
 26 . . c'était une autre vie: et c'était . ça cachait quand même
 27 pas mal de misère\ il faut regarder les choses comme elles sont
 28 E1 oui
 29 L puisque le folklore euh . . . folklore xxxxxxxxxx sympa ça fait
 30 belle photo c'est vrai mais . .c'était quand même euh:: (2s)
 31 c'était quand même assez: c'était horrible (2s)

Dans le premier tour de parole, M. Lesage qualifie la vie de quartier tout en prenant à témoin ses interlocuteurs, une stratégie qu'il emploie volontiers. Nous trouvons un positionnement géographique personnel lorsqu'il distingue entre " là " (une zone aux limites du quartier) et " ici " (son quartier). À la ligne 2 nous trouvons le marqueur le plus net du discours professionnel, c'est-à-dire l'instance légitimatrice du " on ". La constatation qui suit la pause et l'aspiration (1. 4) constitue une espèce de conclusion aux faits présentés jusque-là.

Dans cette première partie se manifestent clairement les réserves de M. Lesage à affirmer qu'il y a une vie de quartier. Il enchaîne à la première réponse qu'il a donnée

quelques lignes auparavant à la question s'il considérait son arrondissement comme une espèce de "village".

Extrait 12 (EX2/G1/170101/1. 91-93)

- 1 L oui il y a un côté village oui qui peut-être- mais c'est
- 2 peut-être plus marqué dans d'autres arrondissements mais là
- 3 il y a un petit peu de village incontestablement

Dans l'extrait 11, l'affirmation qu'il existe une vie de quartier ne va pas de soi – comme le montre le "non" interrompant l'énoncé de la ligne 1 de l'extrait 11, renvoyant à d'éventuelles objections d'autres énonciateurs ayant une position divergente ; ainsi qu'une autre interruption dans "y a une vie- là y a une vie de quartier" (l. 2) et la reprise de l'énoncé après un déictique spatial qui le réancre dans un lieu précis et dans un domaine bien circonscrit, comme pour lui donner davantage de force. "si on peut dire" (1. 2) modalise ultérieurement l'énoncé, en le rattachant à des façons de dire et donc à des choix et à des variations possibles. La reformulation finale après un nouveau déictique, on passe de "là" à "ici", (on se rapproche de la sphère de l'énonciateur) ajoute une nouvelle modalisation ("petite vie de . quartier") qui minimise la vie de quartier dans l'actualité, renforcée par "restreint", qui prépare déjà l'opposition entre le présent et le passé où se déroulait la "vraie" vie de quartier (1. 10). Après une pause d'une longueur considérable (1. 7), L développe la description du quartier au passé, en recourant à un discours beaucoup plus personnel marqué par les pronoms de première personne. Ce qui nous frappe le plus dans son deuxième tour c'est l'emploi du pronom "tu" généralisateur et le fait que notre interlocuteur veut nous donner une description sociologique d'un temps où il était encore enfant. L'utilisation d'un lexique familial et, en général, d'un registre plus relâché, ("foutu en l'air", l. 11) ainsi que le pronom personnel (1. 10) montrent que le sentiment personnel l'emporte ici sur la volonté de donner un compte-rendu de spécialiste.

Le changement de registre aux lignes 10-11 prépare le passage à un discours qui relève de son histoire personnelle et du souvenir. En effet, en écoutant l'enregistrement on entend que Lesage enchaîne sur le tour précédent sans vraiment réagir au commentaire de son interlocuteur. Le "moi" (1. 14) au début du tour montre une prise en charge encore plus forte que dans le passage antérieur ; de même le ton informel reste assuré par le mot "môme" (1. 14).

Nous aimerions maintenant nous arrêter sur le tableau que Lesage nous brosse pour définir la vie de quartier qui est, à notre avis, une image assez stéréotypée. Les éléments centraux de la scène sont l'été, les chaises sur la rue, la convivialité. Curieusement, ce qu'il nous propose comme étant ses propres souvenirs ressemble beaucoup aux photos de Doisneau, sur lesquelles il enchaînera dans ce qui suit. Nous pouvons donc nous demander dans quelle mesure il cherche dans sa mémoire un souvenir vécu ou dans quelle mesure il s'agit là d'une mémoire historique qu'il partage avec les archives.

Les lignes 20-22 nous paraissent extrêmement denses. Après avoir donné un jugement de valeur " le soir c'était sympa ", Lesage fait une pause avant de placer la phrase finale à laquelle il veut donner une emphase spéciale, par le " ah " tout au début, par le redémarrage syntaxique, et par la prononciation marquée du " ça " (" ah ça c'était c'était ça la vie de quartier c'était c'est: ... ", 1. 21-22). Le passage de " c'était " à " c'est " (1. 22) marque par la rupture des temps une première tentative de clore le sujet " vie de quartier " par une qualification ou une évaluation qui produirait un équivalent de l'anaphorique " ça ". Le prolongement de la syllabe ainsi que la pause successive de presque une seconde pourraient indiquer qu'il hésite parce qu'il sent la nécessité d'ajouter quelque chose au discours précédent. Le passage du passé au présent constitue une montée en généralisation avec une tentative de reformulation qui n'aboutit pas. Le " bon " (1. 22) avec lequel L reprend après la pause et qui marque la rupture avec ce qui précède peut être vu comme une particule qui relance le discours du passé tout en introduisant un argument contraire. Et, en effet, notre interlocuteur passe à un discours caractérisé par une désénonciation totale (Ouellet 1984). Le premier énoncé " bon xx il faut pas avoir de nostalgie " (l. 22) sert sans doute à relativiser ce qu'il vient de dire. Après avoir donné une morale dans un ton très généralisant " la ville évolue c'est normal " (1. 23), L retourne au passé en évoquant des photos de Doisneau.

Il est intéressant de remarquer qu'il utilise le même terme évaluateur (" c'était sympa " l. 24) et le même lexique pour décrire l'image de Doisneau et son propre souvenir de la concierge. Lesage n'explicite pas ici des événements concrets du passé mais, au fond, il fait un éloge de ce que montrent les photos de Doisneau. Cela renforce notre thèse que la scène de la concierge (1. 15-16) est tout au plus un mélange de vécu et d'influence postérieure. Notre interlocuteur relativise cependant de nouveau en répétant que la vie a changé et par l'appel à un regard objectif sur l'époque en question " il faut regarder les choses comme elles sont " (1. 27). Le passage à l'argumentation opposée se fait cette fois à travers la locution adverbiale " quand même " (1. 30), que nous retrouverons d'ailleurs deux fois à la 1. 31. Comme le " bon " (1. 19) et l'emphase mise sur " une autre vie " (1. 26), ce sont des marqueurs typiques du discours " professionnel " de Lesage qui se caractérise par un va-et-vient argumentatif entre discours personnel et discours professionnel.

Ce qui est frappant est la réorientation radicale du jugement concernant les images de Doisneau : on passe en effet de " c'était génial " (l. 25) à " c'était horrible " (l. 31), de l'évocation de l'été à la misère qui opère la recatégorisation de la description qui a précédé comme étant du " folklore " (l. 29), déjà annoncé par la négation de la " nostalgie " (l. 22). Tout se passe comme si le passage par le regard du photographe permettait à la fois d'admirer et de mettre à distance le passé, le passé personnel comme le passé patrimonial.

5. Conclusion

Dans cette revue des paroles de trois témoins privilégiés, nous avons voulu surtout souligner la complexité de leur discours, produit en entremêlant des voix différentes, des registres descriptifs complémentaires qui produisent la spécificité de chacun de nos interlocuteurs. Le fait que tous les trois - bien que de façons différentes - soient actifs dans la production d'une parole professionnelle sur la ville (qu'elle soit académique ou didactique, comme dans le cas des enseignants chercheurs ou qu'elle soit journalistique et politique, comme dans le cas du militant) produit des interférences intéressantes entre le discours expert et le discours personnel de l'habitant témoin de ce qui se passe dans son quartier. La parole habitante elle-même apparaît comme complexe : nos informateurs énoncent des positions qui, souvent, se distinguent de celle des autres habitants, traitées soit en s'y opposant soit en les traitant comme des objets d'analyse. C'est cette complexité à la fois énonciative et descriptive que nos analyses ont essayé de restituer.